



Gérard Cartier

## La ligne claire

*Mille grues de papier* de Chantal Dupuy-Dunier  
(Flammarion, 2013)

« Dans les rêves / on parviendrait à compter jusqu'à mille / à aller jusqu'au bout du voyage ». Mille grues de papier, c'est ce que Sadako, une petite japonaise irradiée à Hiroshima et atteinte de leucémie, avait entrepris de réaliser, sur la foi d'un proverbe, afin que son vœu soit exhaussé : vivre. Elle n'en aura plié que 644. Chantal Dupuy-Dunier, poussée par une urgence du même ordre, a entrepris à sa suite de plier dans les mots 644 grues, dont ce recueil donne à lire un peu plus de la moitié.

Certains poètes (de moins en moins) bâtissent de grandes machines qui charrient leur siècle, ou la géographie, ou la langue. Ce n'est pas le cas de Chantal Dupuy-Dunier. Sa poésie, dans sa légèreté et sa fragilité, est à l'image de l'origami qui a donné naissance au livre. Comme dans *Éphémérides* (Flammarion, 2009), il s'agit toujours de poèmes brefs, parfois réduits à deux vers, écrits au fil de l'instant, et sans recherche d'une continuité narrative – même si l'on identifie dans ce recueil plusieurs suites brèves, principalement consacrées à l'évocation de ses proches. Hormis à de rares occasions (en particulier ces photographies d'enfance dont le poème inscrit le rectangle sur la page), dans sa simplicité assumée, celle du vers libre classique, la forme s'efface derrière ce qui est dit : des scènes rapides, dessinées sans appuyer, d'un fin trait de plume. Peu d'images, discrètes, (si l'on ne connaissait pas ses précédents recueils, on pourrait parfois croire à une influence de circonstance de la poésie japonaise : « le jardin semble une rizière »), d'autant plus frappantes lorsqu'on les rencontre. Chantal Dupuy-Dunier est, en toutes choses, adepte de la *ligne claire*.

De tous les thèmes traversant ces *Mille grues* – les lieux familiers, les saisons de la nature ou de la ville, le souvenir des disparus, etc. – deux reviennent avec une particulière insistance. L'enfance d'abord (c'est elle qui dicte l'exergue), qui peu à peu s'amenuise, « dont le mouvement se ralentit / avec un bruit de vieille bobine », que de livre en livre l'auteure essaie de sauver de la disparition. Y perce à intervalles le regret de son père, trop vite disparu de sa vie, dont le précédent recueil (*Il faut laisser la porte ouverte*, Henry, 2012) révélait qu'il avait été interné – « Au fada, ils ont fait des électrochocs » – et dont la fillette inconsolée d'autrefois revit l'absence : « Pour toi / je faisais de naïfs dessins de maisons / où tout le monde aurait vécu ensemble ». Temps des grandes passions et des blessures éternelles.

J'avais l'âge de Sadako,  
je vénérerais Thérèse et ses roses,  
voulais devenir carmélite.  
Il ne demeure rien de ma folie d'enfermement.  
Cependant j'ai conservé,  
comme un fétiche amérindien,  
une statuette de ma sainte.  
Dans chaque église visitée, c'est elle que je cherche.

Tant de grandeur dans cette petite vie,  
si vite éteinte, tels les cierges sur le présentoir.

Dans une goutte de cire  
tombée sur le fer forgé,  
Sadako plie une grue.

Le second thème, central, qui justifie le livre, fournit à Chantal Dupuy-Dunier, à l'autre extrémité de la vie, les poèmes les plus prenants : « *À présent, je nomme tout. (...) Je range pour la mort* ». Par le souvenir de la fin de certains de ses proches. Par ces grues de chantier dressées à la fenêtre « *pour construire un hôpital, / où les enfants viendront mourir* ». Par quelques allusions cliniques, assez discrètes pour préserver le lecteur, assez patentes pour que l'identification à la petite japonaise soit bien plus qu'un effet de style. Par l'évocation de la lente transformation du corps :

Je ne farde plus mes paupières.  
Mes cils deviennent blancs.  
Des cours d'eau nouveaux veinent  
ma lèvre supérieure.  
Je ne peins plus ma bouche.  
J'ai peur.

Par l'épreuve anticipée de la mort : « *Ils rabattront ma couverture, / ouvriront la fenêtre. / Ils obstrueront mes orifices.* » Par l'évocation de Sadako, enfin, qu'on voit toutes les vingt pages plier une grue dans ce qui a été la matière du poème, dans une litanie obsédante : *Sadako plie une grue / dans l'aile diaphane d'un oiseau mort. Sadako plie une grue / dans un négatif tombé au sol. Sadako plie une grue dans un nuage. Sadako plie une grue dans la dame de pique...* qui se résout dans l'inéluctable. Sadako a plié 644 grues. Les doigts lui font mal. *Une grande aile passe devant ses yeux.* Elle se tourne vers le mur. De notre vie, il ne restera rien : « *Un petit tas de plumes blanches / et des vers* ». Les derniers du livre.